

1286 SEQUOIAS LODGE



SANDRINE GUIGA

Sandrine Guiga

1286 Sequoias Lodge

© Sandrine Guiga, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8496-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Il ne faut pas se laisser abuser par les apparences.

Il n'y a toujours qu'une réalité. »

Haruki Murakami, 1Q84.

Il y a des vies si proches les unes des autres qu'elles devraient se ressembler... Pourtant, il ne suffit pas de rentrer chaque soir à la même heure que son voisin pour savoir qui il est. Il y a des trajectoires qui se croisent en silence et d'autres qui se percutent. Comme deux mondes parallèles, des blancs, des noirs, et quelques autres. Il faudrait vivre ensemble mais quoi ?... Il faudrait s'efforcer d'être toujours au plus près de soi, de qui on veut être, d'essayer de coller à un idéal, mais le courage est une arme à double tranchant. Pile, on est un héros, face, on est mort. Et puis il y a la réalité toute nue, toute crue: il ne suffit pas d'aimer passionnément pour être aimé en retour. Ce serait trop simple, un peu comme s'il devait faire vingt degrés chaque matin, soleil en journée et pluie raisonnable la nuit... Une utopie, un monde pusillanime, une eau tiède finalement.

Il y aura toujours nos actions et ce qu'on attendait de nous.

Les échappatoires et les culs-de-sac.

Les doutes et les colères, les envies et les frustrations.

Les regrets et les rêves, encore...

Un maelström infernal et écoeurant, nos idées lumineuses et nos décisions désastreuses.

La vie, quoi.

1286 Séquoias Lodge, A, B, C

Avril 2020

1 - Un voisinage discret

Un concert de sirènes précéda un ballet de camions de pompiers et de voitures de police, leurs gyrophares tournant à plein régime. À la vue du sinistre, un seul camion resta à pied d'oeuvre, les autres reprirent le chemin de la caserne. Deux agents de police s'occupèrent de bloquer la route et de faciliter l'accès aux pompiers, puis vint le tour des curieux : Les voisins sortaient de chez eux, attirés par le vacarme et la fumée. Le plus souvent, ils restaient sur leur propre pelouse, mi-fascinés, mi-attribés. Le spectacle dura une bonne demie-heure puis la tension retomba.

Chez les voisins des Brinkley, on ne savait rien, personne n'avait rien vu.

Le feu fût rapidement maîtrisé et l'accès à la maison empêché. Une banderole fût déroulée pour déterminer un périmètre d'interdiction d'approcher. Cela consistait en quelques mètres entre deux buissons encadrant la maison partiellement incendiée.

Puis chacun fût prié de rentrer chez lui. Il ne restait plus qu'une odeur âcre et la fente impressionnante laissée par la hache d'un pompier dans la porte de l'ancienne maison des Brinkley.

Depuis la maison d'en face, Denise Collins avait assisté à la scène aux premières loges. C'était même elle qui avait appelé les pompiers. Pourtant, personne ne vint lui demander ce qu'elle avait vu. Plus tard dans la journée, alors qu'elle rentrait sa poubelle et saluait poliment ses voisins d'en face, Abraham Miller et Divina Jones, elle put constater qu'ils se réconfortaient l'un-l'autre devant la maison de leurs anciens voisins. Là non plus, on ne la convia pas à s'épancher. On était au soir du vingt-cinq avril et les soirées étaient encore fraîches. Madame Collins ne s'attarda pas et rentra reprendre son activité favorite, s'asseoir non loin de la fenêtre...

L'incendie avait eu lieu le vendredi un peu avant midi. Il fallut que le week-end passe presque entièrement pour que l'odeur de brûlé qui flottait dans l'air se dissipe avec l'aide du vent qui arrivait de l'Atlantique. Le voisinage avait défilé tour à tour, chacun marquant une petite halte de recueillement. Une sombre tragédie planait sur la maison des Brinkley. Les deux occupants, un couple sans histoire, étaient morts en l'espace de quelques mois et c'était maintenant leur ancienne maison qui faisait les frais d'un incendie. Chacun y allait de son analyse de la situation sans vraiment comprendre comment tous ces malheurs avaient pu arriver.

Ce n'est que le lundi suivant qu'un lieutenant débarqua dans le quartier pour mener son enquête. À la façon qu'il avait eu de claquer sa portière, de se camper solidement sur ses deux jambes et de chausser ses lunettes de soleil, même les écureuils avaient deviné qu'il était flic. Le rapport du sinistre laissait entendre qu'il n'y avait pas eu d'effraction et qu'on était en présence d'un compteur électrique vétuste. Un banal court-circuit en somme. Les pompiers étaient presque certains de leur fait mais ce *presque* n'était pas suffisant...

Le lieutenant Ramos s'était garé dans l'allée de la maison incendiée. Armé d'un petit carnet et d'un stylo, adossé à sa voiture quelques longues minutes, il avait pris note de ce qu'il voyait. Sa vision balayait horizontalement le paysage, de sorte qu'il essayait de comprendre qui avait pu voir quoi. En se retournant, il distingua une ombre derrière les voilages, qui le regardait depuis la maison d'en face. Cette personne avait sûrement vu quelque chose, le lieutenant nota d'aller l'interroger.

Car, s'il n'était pas rare que dans une enquête il n'y ait pas de témoins, il était plus rare que tout le monde se moque de ce qui pouvait arriver dans la maison d'à côté.

Là, bizarrement, le policier en charge du rapport avait noté que personne ne savait rien sur rien. Antonio Ramos était un type curieux, de ceux à lire attentivement le dos d'un paquet de chips. Il lui paraissait impossible que pas un voisin, pas un passant n'ait quelque chose à dire. Il existait toujours un péquin pour vous raconter innocemment que son voisin avait des fréquentations

douteuses ou qu'il taillait sa haie en pleine nuit. *C'est la nature humaine*, pensa-t-il, *moisie jusqu'à l'os*.

Le lieutenant Ramos nota dans son carnet:

Maisons adjacentes et faces habitées.

Jardins alentours entretenus.

Pelouse Brinkley non tondue, peinture fenêtre écaillée, drapeau au dessus de la porte, haut de la maison calciné.

Voisinage calme, pas de points de deal visibles.

Ramos finit par se redresser et carnet en main, il fit un rapide tour de la maison. Il nota:

R.A.S

Puis il relut le compte-rendu des pompiers:

Départ de feu visible chambre 1.

Court-circuit probable d'un appareil resté branché.

Pas de victimes.

Feu à l'étage rapidement circonscrit.

Les Brinkley avaient une fille qui ne vivait plus au domicile parental. Ramos se demanda où se trouvait la jeune femme aujourd'hui et ce qu'elle devenait à la suite de cette triple tragédie: perte de son père, puis de sa mère et incendie de sa maison... Le lieutenant passa à l'arrière de la maison et entreprit de relire le mot joint au dossier par le policier qui avait constaté le décès de l'occupante

quelques mois auparavant.

Eugénia Brinkley, 56 ans, veuve, caissière de supermarché, décédée d'une crise cardiaque sur son lieu de travail le 21 janvier.

Son époux Rodney Brinkley, 60 ans, employé municipal, décédé l'année précédente le 25 novembre par étouffement en prenant son déjeuner sur son lieu de travail (qui se trouvait être un banc de parc municipal).

Le couple avait une enfant, une fille prénommée Lise, aujourd'hui âgée de vingt et un ans et sans autre famille connue des services de police.

À noter que Lise Brinkley ne vivait plus chez ses parents depuis ses dix-huit ans.

Maison vide depuis le 21 janvier, soit 3 mois.

Pas d'effraction aux ouvertures. Pas de cambriolage apparent.

Le lieutenant Ramos soupira. Il aurait aimé boucler ce dossier avec une conclusion nette et des certitudes. Mais non. Curieux et tatillon, il sentait qu'il ne pouvait pas y avoir de loi des séries qui lui ferait dire *Décidément les pauvres...*

Non, là, il en était quasiment certain, l'incendie, les décès, le mettaient en présence d'un de ces fameux jeux de pistes qu'il adorait. Il avait un flair imparable, ses collègues le surnommait à raison, *le limier*. C'est là qu'il repéra la voisine qui le regardait par en dessous tout en désherbant son jardin.

Ramos s'approcha en sortant son insigne.

— *Lieutenant Ramos... Vous êtes madame ?...*

— *Jones, répondit-elle sans lever le nez de la bordure qu'elle nettoyait.*

— *Je me permets de vous interrompre madame Jones... Connaissez-vous les gens qui vivaient ici ?*

Divina Jones habitait le quartier depuis les années 90. Elle avait été élevée non loin de là, s'était mariée à l'église du coin et avait travaillé au service à l'enfance de la ville. Aujourd'hui retraitée, elle jardinait quelques heures par jour pour s'entretenir. Sa vie sociale se limitait au salut du facteur et à quelques banalités avec ses plus proches voisins.

— *Evidemment que je connaissais mes voisins*, répondit-elle en haussant les épaules. *Je ne suis pas un ours !*

— *Certes non*, répondit en souriant Ramos. *Aviez-vous des rapports amicaux avec eux ?*

La voisine se redressa péniblement avec ses mauvaises herbes à la main. Elle scruta le lieutenant Ramos comme on jauge un poisson au marché, avec un mélange d'envie et de dégoût. Elle aurait bien parlé un peu, elle avait tant à dire... Mais elle se retint parce qu'elle savait ce qu'il lui en coûterait. Et puis c'était trop tard... Ils étaient morts de toute façon.

— *Oui, si on veut*, répondit-elle, *bonjour-bonsoir, le temps qu'il fait, l'état des jardins, vous voyez ?*

— *Tout à fait. Je crois savoir qu'ils avaient une fille, Lise... Est-ce que vous l'avez vue récemment ?*

— *Non.*

— *Est-ce qu'elle venait souvent voir ses parents ?*

— *À chaque vacances il me semble. C'est une gentille fille.*